

PRÉFACE

Les relations entre une ville capitale et son territoire constituent l'une des figures classiques de l'histoire urbaine, dans la mesure où les fonctions d'une métropole s'inscrivent dans la continuité d'un paysage et contribuent aux mutations que la conjoncture imprime au peuplement et aux activités productives d'une région.

Amedeo Feniello a fait le pari de faire revivre les campagnes napolitaines à la fin du Moyen Âge, à partir de sources en grande majorité inédites. Un fonds de manuscrits émanant de monastères qui furent au XV^e siècle au cœur de la transformation de l'économie rurale et une collection de travaux d'érudits, entre XVII^e et XIX^e siècles, qui conservent la mémoire de sources aujourd'hui disparues, ont fourni les bases d'une enquête ingénieuse sur les campagnes qui entourent la ville de Naples et la faisaient vivre. Amedeo Feniello avait déjà tiré le meilleur parti de ces documents et régestes notariaux pour reconstituer les éléments de la topographie urbaine et les traces d'activités marchandes dans la capitale des rois angevins, puis aragonais; il s'est dans la présente étude installé hors les murs, afin d'analyser, au plus près de la documentation retrouvée, la réalité de paysages que les contemporains décrivaient sous le jour le plus sombre : sans mettre en doute la dureté des temps, il découvre que ces témoignages accablants n'ont pas toujours rendu compte des capacités de récupération et de reprise qu'attestent les sources et qui frappaient moins les observateurs que la désertion des villages et le brigandage endémique.

Sans doute, dans ce paysage patiemment reconstitué, les documents de la gestion monastique laissent subsister des zones inconnues : manque ce que les immenses donations royales de terres et de droits aux ordres mendiants laissent deviner de la puissance patrimoniale de la monarchie; et sur les terres des monastères, la position des exploitations agricoles par rapport aux chemins et aux routes qui traversent les campagnes demeure, faute d'une localisation des confins, indistincte et confuse; mais la disposition des bâtiments, parfaitement attestée, en grosses fermes et maison-fortes, centres stratégiques d'exploitation, témoigne d'une mutation des

modes de gestion, d'une «réadaptation fonctionnelle», d'une reprise en main qui, à l'époque aragonaise, prend des allures militaires sur un territoire très contrasté.

Trente mille hectares de marais à l'entour de Naples constituaient un milieu fragile, voire hostile pour ceux qui y vivaient et l'exploitaient; et la moindre pression démographique consécutive à la crise du milieu du XIV^e siècle avait aussi contribué à l'extension des zones forestières. Amedeo Feniello définit les territoires mis en culture comme des «oasis productives», perpétuant parfois la richesse agricole des anciennes centuriations romaines dans un milieu naturel que l'évolution des ravages, les phénomènes éruptifs, les sources à fleur de terre rendaient difficile à maîtriser. On y retrouve les jardins, les vignes, les vergers et toutes les céréales dont Jean-Marie Martin avait détaillé la culture et l'usage aux XII^e et XIII^e siècles. Mais que l'on sorte des espaces cultivés, et l'on entre dans des zones de pacage et de viviers, de cours d'eau aménagés en biefs pour des moulins, de forêts divisées en lots, ce qui semble indiquer la présence de coupes réglées, bien avant qu'un consortium de monastères s'attaque au début du XVI^e siècle à un défrichement forestier massif sur les pentes du Vésuve, à mettre en relation avec la croissance urbaine et l'approvisionnement de Naples.

La reprise en main du territoire s'est traduite, sous les rois d'Aragon comme, à la même époque, sous les ducs de Milan, par un vaste effort d'aménagement des voies d'eau, qu'il se soit agi de circulation, de bonification ou d'installations industrielles. La présence d'une douzaine de moulins à l'embouchure du Sebeto, non loin des murs de la ville, atteste le travail du cuir, des écorces et du lin; à l'ouest, sur les rives du lac d'Agnano et des «solfatare», ce sont les bassins de macération du lin, les mines de soufre et l'exploitation de l'alun et cela, depuis très longtemps : dans tous ces secteurs de la production hors du milieu urbain, de grands monastères comme Santa Chiara sont présents; mais Amedeo Feniello a aussi retrouvé la trace de membres de grandes familles napolitaines parmi les administrateurs et les financiers. Si les exploitants des ressources de la terre et du sous-sol, de la vigne à l'alun, sont au XV^e siècle liés au monde du grand négoce et traitent directement avec des sociétés florentines ou catalanes, il n'en reste pas moins que sur le plan de la gestion et de la distribution régionale ce sont probablement des Napolitains qui occupent des positions solides; ils sont porteurs, à tous les niveaux de l'entreprise, de cette «croissance sans développement» que l'analyse des sources inédites mises en œuvre vient confirmer. Le marché intérieur d'une capitale en pleine expansion dans la seconde moitié du XV^e siècle, assise sur des campagnes restaurées et revitalisées, a sans doute suffi aux ambitions d'une bour-

geoisie d'affaires qui apparaîit ici dans l'ombre du grand commerce monopolisé par des groupes étrangers.

Amedeo Feniello contribue à faire revivre le territoire d'une capitale royale à partir d'une documentation lacunaire et suggestive; son ouvrage éclaire une zone jusque-là obscure de l'histoire napolitaine entre le période angevine et les Temps Modernes; il apporte aussi des éléments de réflexion sur l'histoire des campagnes d'Occident à la fin du Moyen Âge, dans la perspective essentielle des rapports entre une métropole et les terroirs qui la font vivre.

L'École française de Rome enrichit sa prestigieuse *Collection* d'une monographie sur un sujet qui pouvait paraître improbable tant que les sources étaient invisibles; qu'elle soit remerciée d'avoir cru en cette restitution d'un paysage oublié.

Philippe BRAUNSTEIN